

LOGIQUE

PRÉLIMINAIRES

Définition de la logique. — La logique peut être définie : la science de la méthode, la science du raisonnement ; ou encore : la science des procédés et des opérations par lesquels est constituée la science. Cicéron, et après lui Condillac, ont défini la logique : l'art de raisonner ; Port-Royal l'a définie : l'art de penser, entendant par ce mot les trois opérations de l'esprit : concevoir, juger, raisonner ; Balmès : l'art d'arriver au vrai, et sous ce titre il a laissé un excellent petit traité de philosophie pratique.

La logique est une science et un art. — Elle est une science, puisqu'elle a pour objet les lois qui régissent la pensée ; un art, puisqu'elle est un ensemble de moyens ou de règles pratiques pour diriger l'esprit dans la recherche du vrai. Dans le premier cas, les lois régulatrices de la pensée sont considérées dans leurs rapports avec les principes d'où elles dérivent ; dans le second cas, elles sont considérées dans leurs rapports avec les faits où elles sont appliquées.

La connaissance des lois du raisonnement ne fait pas nécessairement raisonner juste, pas plus que la connaissance de la rhétorique ne donne l'éloquence. « On peut très bien savoir les règles du syllogisme et fort mal raisonner pour son propre compte, de même qu'un géomètre peut fort mal décrire un cercle ou tirer une ligne droite. Néanmoins, de même que la géométrie enseignera au géomètre à reconnaître les défauts du cercle ou de la ligne qu'il aura tracée, de même les règles logiques feront connaître au logicien les mauvais raisonnements qu'il aura pu faire. Ainsi la logique enseigne moins à raisonner qu'à critiquer nos propres raisonnements et ceux des autres. Elle nous apprend à discerner, quand il y a preuve et quand il n'y a pas preuve. Étant d'abord la science de la preuve, elle devient, par voie de conséquence, l'art de la critique, et ainsi sa valeur théorique comme science est la caution de son usage pratique comme art. » (FONSEGRIVE, *Logique*, I.)

Division de la logique. — La logique se divise :

1° En logique *formelle*, *pure* ou théorique, qui traite des notions et des termes, des propositions et des jugements, des lois formelles de la pensée, du raisonnement et de ses diverses formes¹ ; de l'évidence, de la certitude, de l'opinion, du scepticisme, et en général des lois de la pensée².

¹ Cette première partie de la logique formelle est l'objet de la *dialectique*.

² Cette seconde partie est appelée par quelques auteurs *critériologie*.

2° En logique *pratique* ou *appliquée*, qui étudie la méthode à suivre dans chaque science particulière. On l'appelle quelquefois *méthodologie*.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

Convaincre et persuader : rapports et différences entre la logique et la rhétorique. — La logique donne les règles pour convaincre, la rhétorique pour persuader. La conviction tient à l'esprit : c'est l'adhésion de l'intelligence à la vérité. La persuasion tient au cœur : c'est l'adhésion de la volonté.

Convaincre, faire admettre le vrai des choses, forcer à le reconnaître, est l'effet de la démonstration. Persuader, incliner à vouloir, faire vouloir pour faire agir, est le fruit de l'éloquence, c'est-à-dire de la parole vivante qui va à l'âme et la saisit tout entière.

La conviction et la persuasion ne s'impliquent pas ; l'une peut exister sans l'autre. On peut être convaincu, c'est-à-dire que l'esprit peut acquiescer à la vérité, sans être persuadé, c'est-à-dire sans que la volonté soit déterminée à agir. D'un autre côté, on peut être persuadé sans être convaincu : la persuasion ne suppose pas toujours des preuves, comme la conviction.

Remarquons cependant qu'entendue dans un sens large, la persuasion comprend la conviction, l'agrément, l'émotion, c'est-à-dire l'œuvre totale de la parole. La persuasion sans les preuves est pernicieuse, comme l'a démontré Platon dans le *Gorgias*. Elle doit être précédée de preuves : c'est l'ordre. Il ne faut aimer, il ne faut vouloir qu'avec raison. C'est avec toute son âme qu'il faut philosopher, a dit encore Platon, c'est-à-dire que c'est avec le cœur uni à la raison et dirigé par elle qu'il faut chercher la vérité et y adhérer. Séparée de la conviction, la persuasion est changeante, variable, comme le sentiment, comme la passion qui l'a fait naître ; unie à la conviction, elle est inébranlable, immuable, comme la vérité elle-même sur laquelle elle s'appuie.

Avantages de l'étude de la logique. — Ils ont été clairement mis en relief par M. Rabier dans ses *Éléments de logique* : « Il faut reconnaître à la logique, dit-il, une double utilité : l'une résulte de l'étude de la logique, l'autre résulte de la connaissance de la logique. L'étude de la logique est un exercice d'esprit éminemment propre à donner à l'esprit de la clarté, de la précision, de la vigueur. Fondée sur les rapports d'extension et de compréhension des idées, elle force l'esprit à définir les mots avec précision ; à voir sous le mot *idée*, dans l'idée les caractères contenus et la sphère d'application ; à remarquer les rapports exacts des idées entre elles, comme aussi à s'enquérir de la portée exacte d'un jugement et des relations de plusieurs jugements entre eux. Tout cela peut se faire sans doute naturellement, sans le secours de la logique ; mais, à force de le faire naturellement, on finit par le faire instinctivement, c'est-à-dire sommairement et sans conscience expresse, sans vérification attentive. C'est le grand mérite de la logique de nous forcer à faire difficilement, c'est-à-dire soigneusement, toutes ces choses naturelles. Le profit intellectuel est ici du même genre que celui qui résulte pour un enfant de l'étude d'une langue étrangère... »

« La connaissance de la logique est utile à l'exécution des opérations logiques, car la logique n'est qu'un ensemble de règles, et, bien qu'on puisse se conformer naturellement à ces règles, on a bien plus de chance de le faire quand on les connaît que lorsqu'on ne les connaît pas. On voit des gens qui savent compter sans avoir appris l'arithmétique ; cela prouve-t-il l'inutilité de l'arithmétique ? »

« Ajoutons enfin que la connaissance de la logique, n'eût-elle aucun de ces résultats, n'en serait pas moins bonne et utile en elle-même, en ce sens qu'il sera toujours bon et utile de savoir. A quoi sert de connaître les lois du mouvement des planètes ? Mais il semble que l'ignorance de ces lois diminuerait tout ensemble et l'univers et l'esprit de l'homme. L'ignorance des lois idéales qui régissent la marche de la pensée ne serait pas moins dommageable. C'est pour-quoi l'œuvre de Képler qui nous a révélé les unes, et l'œuvre d'Aristote qui nous a enseigné les autres, sont de même ordre et dignes au même titre de respect et d'admiration. »

Raison et raisonnement. — Molière a opposé la *raison* et le *raisonnement* dans ces vers de Chrysale :

Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.

Ce qui veut dire que les esprits *raisonneurs* ne sont pas d'ordinaire les plus *raisonnables* ; qu'on peut employer à tout propos les formes logiques du raisonnement et avec cela être fort peu sensé ou même très illogique, en contradiction avec soi-même ou avec les faits.

Raisonner, c'est aller d'une vérité à une autre en appliquant les principes de la *raison*. Ainsi le raisonnement présuppose la raison et reçoit d'elle ses principes. L'acte propre de la raison est l'*intuition* ou la vue immédiate de la vérité ; le raisonnement est *médiat* et *discursif* : il compare les idées pour en apercevoir le rapport. La raison est universelle : elle s'applique à toutes les vérités et dirige toutes nos facultés ; le raisonnement n'est affecté qu'aux vérités inductives et déductives, et il est sous la dépendance complète de la raison, qui le contrôle après lui avoir fourni ses principes.

Ces différences n'enlèvent rien à l'importance du raisonnement dans la vie intellectuelle. Sans le raisonnement, les connaissances humaines seraient bornées aux intuitions immédiates de la raison, aux données de la conscience et des sens. Mais il faut l'employer sensément, c'est-à-dire appliquer ses diverses formes aux choses seulement de raisonner sur les choses concrètes, comme il le fait sur les nombres et sur les figures, serait l'esprit le plus faux du monde et pourrait être le plus dangereux. Dans les questions politiques et sociales, partir d'affirmations *a priori* et en déduire géométriquement des solutions aux problèmes qui se posent, c'est raisonner d'une façon très logique, mais à coup sûr aboutir à des conclusions inacceptables. Celui qui sait raisonner, s'il n'a pas assez de raison pour juger de la vérité des prémisses d'où il part, arrive à des conséquences d'autant plus fausses qu'il les a tirées plus rigoureusement de prémisses fausses. Il ne faut donc pas confondre la *raison* et le *raisonnement* et croire qu'il suffit d'employer les formes du raisonnement pour être logique ou raisonnable.

TABLEAU ANALYTIQUE

PRÉLIMINAIRES	}	<p>Définition. — La logique est la science de la méthode. On la définit encore : « l'art de raisonner » (CICÉRON, CONDILLAC) ; — « l'art de penser » (P^r-ROYAL) ; — « l'art d'arriver au vrai. » (BALMÈS.) La logique est une science et un art. — C'est la science des lois qui régissent la pensée. Comme art, elle est l'ensemble des règles qui dirigent l'esprit dans la recherche de la vérité.</p>
		<p>Divisions de la logique. { La logique se divise en <i>logique formelle</i>, pure ou <i>théorique</i>, qui comprend la <i>dialectique</i> : notions, termes, propositions, etc., et la <i>critériologie</i> : évidence, certitude, opinions, etc. ; et en <i>logique appliquée</i> ou <i>pratique</i>, ou <i>méthodologie</i>, qui étudie les méthodes propres à chaque science.</p>

1^{re} LEÇON

DIVERS ÉTATS DE L'ESPRIT PAR RAPPORT AU VRAI ET AU FAUX

Les divers états où l'esprit peut se trouver par rapport au vrai et au faux, ou, comme dit Bossuet, les dispositions de l'entendement, sont : la *certitude*, l'*ignorance*, l'*erreur*, le *doute*, l'*opinion* et la *foi*.

I. — VÉRITÉ ET ERREUR

Considérée en soi ou *objectivement*, la vérité, c'est ce qui est ; *subjectivement*, c'est la conformité de notre jugement avec ce qui est, ou l'accord de la pensée avec son objet.

L'*erreur*, *subjectivement*, est la non-conformité de notre jugement avec ce qui est, ou le désaccord de la pensée avec son objet ; c'est une fausse certitude, un jugement faux que l'esprit tient pour vrai ; — *objectivement*, l'*erreur*, c'est ce qui n'est pas. « Le vrai, c'est ce qui est (la réalité) ; le faux, ce qui n'est pas. » (BOSSUET.)

Nous sommes dans la vérité, quand nous pensons les choses comme elles sont ; dans l'*erreur*, quand nous les pensons autrement qu'elles ne sont. Se représenter, par exemple, l'âme humaine comme une substance matérielle, le cercle fait comme un carré, c'est être dans le faux. « Dire que l'être n'est pas, ou que ce qui n'est pas est, voilà le faux ; dire que ce qui est est, et que le non-être n'est pas, voilà le vrai. » (ARISTOTE.)

D'une manière générale, on commet : ou une *erreur de fait* : on se représente les choses autrement qu'elles ne sont, et l'on croit qu'elles sont comme on se les représente ; ou une *erreur de raisonnement* : on tire des principes ou des faits des conclusions qui n'y sont pas contenues. (Voir la leçon suivante.)

On tombe dans l'*erreur de fait*, soit par *excès* : on met dans l'objet des caractères qu'il n'a pas ; soit par *défaut* : on ôte à l'objet des caractères qu'il a ; soit par *substitution* : les caractères imaginaires qu'on lui prête et les caractères réels qu'on lui retranche le métamorphosent tellement, qu'il n'est plus lui-même, mais plutôt un autre objet.

II. — CERTITUDE ET ÉVIDENCE

Définition. — L'*évidence* est la clarté d'une proposition qui exclut tout doute ; c'est la vérité se manifestant directement et s'imposant à l'intelligence.

Les jugements dont la vérité est évidente n'ont besoin d'aucune preuve ; on les accepte dès qu'ils sont formulés, sans crainte de se tromper : tels sont les principes premiers. La preuve, ils la portent en eux-mêmes : la vérité y est tellement lumineuse, qu'il est inutile de recourir à d'autres jugements pour les éclairer.